

32

Hiver 2011

Actualités de l'IMV

Fin de l'exposition *Commissaire Voltaire*

L'exposition *Commissaire Voltaire : naissance de la police au siècle des Lumières* a fermé ses portes le samedi 14 janvier dernier, après deux visites guidées proposées par Flávio Borda d'Água. Julie Doyon et Olivier Accarie-Pierson ont quant à eux offert, les mardi 10 et jeudi 12 janvier, les deux dernières *Nuits des Délices*. L'Institut continuera bien entendu à accueillir plusieurs chercheurs sur un thème dont on sait qu'il est au cœur des investigations scientifiques en histoire moderne à l'Université de Genève. Il est donc probable que d'autres manifestations consacrées à cette problématique viennent de nouveau convoquer les documents exposés, depuis août dernier, à l'intention du public.

Un portrait manqué

C'est le dimanche 20 novembre 2011, sous la responsabilité de maîtres Biget et Nowakowski, qu'a eu lieu la mise à l'enchère du célèbre portrait de Voltaire par de Wyl. Commandé par Voltaire à Mathias Antoine de Wyl en 1758 et probablement réalisé dans la maison même des Délices, ce portrait échut à d'Argental un peu plus tard. Estimé entre douze et quinze mille euros, il a été adjugé 42'000 euros. Il est réellement dommage que ce portrait ait échappé à Genève et n'ait pu regagner l'endroit même où il fut commandé et conçu. Les prochains numéros de la *Gazette* nous permettront de redéfinir les principes élémentaires d'une politique d'acquisition qui ne peut se révéler pleinement efficace qu'au prix de synergies actives et rapidement mobilisables. Nous renvoyons nos lecteurs, pour plus de précisions sur ce portrait, à l'article de Nicolas Morel dans la rubrique « Clin d'œil ».

2012 Rousseau pour tous : que la fête commence !

L'Institut et Musée Voltaire ne restera pas en marge des célébrations du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. L'exposition *Vivant ou mort il les inquiètera toujours* prendra en effet, à compter du 20 avril prochain, une partie de ses quartiers dans nos locaux. Présentée simultanément à la salle Ami Lullin de la Bibliothèque de Genève, à la Fondation Martin Bodmer et à l'Institut Voltaire, cette exposition se propose d'examiner la réception de l'œuvre de Rousseau. La partie réservée au Musée

Voltaire concernera le vingtième siècle : fondation de la Société Jean-Jacques Rousseau, polémiques autour de l'Action française, naissance de la psychanalyse et autres thématiques voisines seront au menu d'un parcours préparé par Alain Grosrichard et Gauthier Ambrus et scénographié, aux Délices, par Angelo Riccio.

2013 : autour de *Micromégas*

L'année 2013 sera placée, dès le mois de septembre, sous les regards des habitants de Sirius et de Saturne : c'est en effet par la présentation croisée des œuvres graphiques de Jean-Pierre Bourquin et de Nathalie Mefano que s'ouvrira la série d'événements consacrée au conte de Voltaire. Rappelons que les toiles de Nathalie Mefano ont été créées pour la présentation de l'opéra que son père, Paul Mefano, a précisément consacré à *Micromégas* et qui avait été créé en 1989 dans une mise en scène de Jean Dautremay, de la Comédie-Française puis reprise, l'année suivante, au festival d'Avignon. L'exposition des Délices permettra de faire le point, à partir de ce texte particulier, sur les illustrations des contes de Voltaire : il s'agit là d'un chantier qui, sur le plan scientifique, n'a pas encore été abordé.



32

Hiver 2011

Voltaire nous écrit

Dictionnaire philosophique, article « Chaîne des événements »

Lecture proposée par Bastien Jochum

Fidèle à l'objectif qu'il s'était fixé pour la rédaction de son Dictionnaire philosophique (1764), Voltaire s'attaque aux absurdités de la tradition judéo-chrétienne. Bien que de tonalité plutôt philosophique et conceptuel, cet article permet pourtant à sa verve satirique de s'exprimer notamment, à la suite de Candide, contre l'idée d'une nécessité causale de toute chose. Le premier paragraphe ramène le débat au niveau du religieux et démontre bien l'étendue du problème : quelle place accorder à Dieu si son monde repose sur la nécessité d'un fils sacrifié ? La veine satirique profite de l'allusion implicite, et prolongée, au phénomène de la transsubstantiation, très malmenée avant même les critiques des philosophes des Lumières.

Il y a longtemps qu'on a prétendu que tous les événements sont enchaînés les uns aux autres par une fatalité invincible : c'est le Destin, qui, dans Homère, est supérieur à Jupiter même. Ce maître des dieux et des hommes déclare net qu'il ne peut empêcher Sarpédon son fils de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît, et ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troie; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en Lycie; son corps devait dans le temps marqué produire des légumes qui devaient se changer dans la substance de quelques Lyciens; ses héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ses États; ce nouvel ordre devait influencer les royaumes voisins des voisins de la Lycie : ainsi, de proche en proche, la destinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choses.

Si un seul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait résulté un autre univers; or il n'était pas possible que l'univers actuel n'existât pas : donc il n'était pas possible à Jupiter de sauver la vie à son fils tout Jupiter qu'il était.

Ce système de la nécessité et de la fatalité a été inventé de nos jours par Leibniz, à ce qu'il dit, sous le nom de raison suffisante; il est pourtant fort ancien : ce n'est pas

aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que souvent la plus petite cause produit les plus grands effets.

Milord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Mme Marlborough et de Mme Masham lui firent naître l'occasion de faire le traité particulier de la reine Anne avec Louis XIV : ce traité amena la paix d'Utrecht; cette paix d'Utrecht affermit Philippe V sur le trône d'Espagne. Philippe V prit Naples et la Sicile sur la maison d'Autriche; le prince espagnol qui est aujourd'hui le roi de Naples doit évidemment son royaume à milady Masham; et il ne l'aurait pas eu, il ne serait peut-être même pas né, si la duchesse de Marlborough avait été plus complaisante envers la reine d'Angleterre. Son existence à Naples dépendait d'une sottise de plus ou de moins à la cour de Londres. Examinez les situations de tous les peuples de l'univers : elles sont ainsi établies sur une suite de faits qui paraît ne tenir à rien, et qui tient à tout. Tout est rouage, poulie, corde, ressort, dans cette immense machine.

Il en est de même dans l'ordre physique. Un vent qui souffle du fond de l'Afrique et des mers australes amène une partie de l'atmosphère africaine, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du nord à son tour envoie nos vapeurs chez les nègres; nous faisons du bien à la Guinée, et la Guinée nous en fait à son tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'univers à l'autre.

Mais il me semble qu'on abuse étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a si petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a si petit accident, soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, qui ne soit un chaînon essentiel de la grande chaîne du destin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment sa cause, à remonter de cause en cause dans l'abîme de l'éternité; mais toute cause n'a pas son effet, à descendre jusqu'à la fin des siècles. Tous les événements sont produits les uns par les autres, je l'avoue; si le passé est accouché du présent, le présent accouche du futur; tout a des pères, mais tout n'a pas toujours des enfants. Il en est ici précisément comme un arbre généalogique : chaque maison remonte, comme on sait, à Adam, mais dans la famille il y a bien des gens qui sont morts sans laisser de postérité.

Il y a un arbre généalogique des événements de ce monde. Il est incontestable que les habitants des Gaules et de l'Espagne descendent de Gomer, et les Russes de Magog, son frère cadet : on trouve cette généalogie dans tant de gros livres! Sur ce pied-là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les soixante mille Russes qui sont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, et les soixante mille Français qui sont vers Francfort. Mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du mont Caucase, et qu'il ait fait deux ronds dans un puits ou trois, qu'il ait dormi sur le côté gauche ou sur le côté droit, je ne vois pas que cela ait beaucoup influé sur la résolution prise par l'impératrice de Russie Élisabeth d'envoyer une armée au secours de l'impératrice des Romains Marie-Thérèse. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'aperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celles du Grand Mogol.

Il faut songer que tout n'est pas plein dans la nature, et que tout mouvement ne se communique pas de proche en proche, jusqu'à faire le tour du monde. Jetez dans l'eau un corps de pareille densité, vous calculez aisément qu'au bout de quelque temps le mouvement de ce corps et celui qu'il a communiqué à l'eau sont anéantis; le mouvement se perd et se prépare; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits ne peut pas avoir influé sur ce qui se passe aujourd'hui en Russie et en Prusse. Donc les événements présents ne sont pas les enfants de tous les événements passés; ils ont leurs lignes directes; mais mille petites lignes collatérales ne leur servent à rien. Encore une fois, tout être a son père, mais tout être n'a pas des enfants : nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la Destinée.

La Gazette des Délices

La revue électronique de l'Institut
et Musée Voltaire
ISSN 1660-7643



V I L L E D E
G E N È V E

32

Hiver 2011

Clin d'œil

Miroir, mon beau miroir...

Par Nicolas Morel

L'aura dont jouit l'Institut et Musée Voltaire auprès des dix-huitiémistes de tous horizons n'est pas toujours suffisante pour devancer les inconditionnels de Voltaire qui arpentent avec avidité les différents sites d'enchères. Cette concurrence acharnée, argentée et manifestement peu sensible à la notion de patrimoine public rend délicate toute opération d'acquisition, et c'est précisément l'histoire de l'une de ces occasions manquées qu'il m'est donné de présenter ici. Je vais donc vous parler d'une œuvre pour ainsi dire faite pour notre Institut et que vous n'y verrez malheureusement jamais : un portrait de Voltaire aux Délices daté de 1758 et attribué à un pastelliste lausannois, Mathias-Antoine de Wyl.

Passons outre les regrets, ces quelques lignes ne sont pas uniquement destinées à vous faire partager notre profonde amertume. L'histoire de ce tableau nous dévoile en effet quelque chose de beaucoup plus intéressant concernant notre grand philosophe des Lumières, à savoir le rapport parfois conflictuel que Voltaire pouvait entretenir avec sa propre image. La correspondance qui traite de ce portrait tend en effet à nous présenter un Voltaire soucieux de son aspect, inquiet de sa « maigre effigie », et dans tous les cas fâché de la représentation que de Wyl a faite de lui. Voltaire ne serait-il en fin de compte qu'un vain coquet ?

Prenons quelques précautions avant de faire de Voltaire un chantre de la superficialité. Au départ, la démarche de se faire « croquer » par un pastelliste est tout à fait normale, ce d'autant plus que l'Académie lui réclame un portrait. Dans une lettre à d'Argental, il écrit en effet : « Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel. Il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayon. Vous aurez l'original mon cher et respectable ami, cela est bien juste »¹. Il appuie même son propos dans une lettre à Marie-Elisabeth de Dompierre de Fontaine : « Vous avez je crois ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage qui peint en pastel aussi bien que vous : quelque

¹ D 7555, à Lausanne 5 janvier [1758]

répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre et être complaisant »².

A priori, la réputation du peintre ne semble nullement mise en cause par Voltaire, et l'opportunité de recourir à ses services est loin d'être superflue. Pourtant, la fin de la phrase dénote déjà quelque réticence qu'il pouvait avoir à se faire tirer le portrait mais, à ce stade, il peut simplement s'agir d'une modestie feinte. Cette réticence va pourtant se matérialiser en franche animosité envers le peintre une fois le pastel réalisé. Le fameux peintre décrit par Voltaire devient désormais dans un courrier adressé à d'Argental « un gros et gras Suisse Barbouilleur en pastel »³. Plus tard, sur le même ton, Mme Denis se plaint également dans une lettre au même d'Argental : « Nous vous avons envoyé un portrait dont je vous demande bien pardon. Mettez-le au grenier. C'est bien malgré moi qu'il vous est parvenu [...] Heureusement Liotard, peintre que vous avez vu habillé en turc à Paris, s'est retiré à Genève, sa patrie, et va peindre mon oncle la semaine prochaine »⁴.

Cette fois il ne peut s'agir de fausse modestie : le portrait est raté tant aux yeux de Voltaire qu'à ceux de sa nièce et la faute en revient exclusivement à l'artiste puisque un autre peintre, le célèbre Liotard, a été envisagé pour le refaire. Ceci règle-t-il pour autant la question de la prétendue coquetterie de Voltaire ? Il serait mal tombé, ou l'artiste aurait tout simplement manqué son affaire ? Un problème subsiste toutefois : admettons qu'il existe de bons et de mauvais peintres : si Voltaire connaissait la réputation de celui-ci, comment donc peut-il être autant surpris et fâché par ce pastel ? Cela semble indiquer un décalage entre l'image que Voltaire se fait de sa figure et l'esquisse capturée par de Wyl.

Ce n'est pas la seule occasion où Voltaire se montre critique envers un artiste qui l'aurait représenté. Souvenons-nous en effet de la lettre qu'il écrit quelques années plus tard au sujet de Jean Huber, à Mme du Deffand : « Puisque vous avez vu M. Huber, il fera votre portrait, il vous peindra en pastel, à l'huile, [...], le tout en caricature. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout à l'autre de l'Europe »⁵. Avec Jean Huber nous avons désormais deux peintres qui se sont attiré les foudres de Voltaire : ne serait-ce pas notre philosophe qui se montrerait trop exigeant envers ses artistes ? Ou peut-être touchons-nous ici un point sensible, qui dépasse le cadre de la simple coquetterie, et qui nous montre un Voltaire conscient du temps qui passe et qui, inéluctablement, dégrade le corps ? Si tel est le cas, pardonnons-lui ce petit péché d'orgueil, et laissons-le donc conclure par ces quelques lignes à son ami d'Argental :

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait. Croyez-moi. Le peintre n'est pas bon je l'avoue, mais il n'est pas flatteur. Faites en faire mon cher ange une copie pour l'académie. Qu'importe après tout que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non. Les

² D 7571, à Lausanne, 10 janvier [1758]

³ D 7727, aux Délices, 8 mai [1758]

⁴ D 7750, 7 juin [1758] des Délices

⁵ D 17854, 10 août 1772

portraits sont une chimère, comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra⁶.

⁶ D 7757, aux Délices, 16 juin [1758]

32

Hiver 2011

A propos de...

Gérald Hervé, *Histoires d'une vie*

Par Hervé Baudry

Nous présentons, suite à la matinée consacrée cet automne à l'oeuvre du philosophe et romancier Gérald Hervé et à la parution de sa biographie et d'une réédition des Pavois et des Fers, une contribution de M. Hervé Baudry. Les oeuvres de Gérald Hervé et sa biographie peuvent être lus à l'Institut Voltaire ou directement commandés aux éditions la Ligne d'ombre à www.lignedombre.com

Gérald Hervé aurait fêté, ce 13 décembre, sa quatre-vingt-troisième année. Étrange coutume de parler des morts, qui ne peut faire illusion que dans les limites d'une prolongation possible. Nul n'oserait dire, ou penser, que Montaigne fêterait sa 478^e année. En revanche, on fêtera bien le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Gérald Hervé est disparu il y a encore assez peu de temps pour qu'il existe dans notre esprit au conditionnel passé. Mais d'autres disparitions, ou éclipses, peuvent être évoquées à son sujet : celle de son oeuvre demeurée pour les deux tiers dans les tiroirs, ou encore cet autre anniversaire : en 1971, âgé de 43 ans, il publiait son premier livre. Tous ces enchevêtrements de dates, de commémorations, de repères pour ceux qui l'ont connu, bientôt pour ceux qui l'auront lu ou découvert dans la première biographie qui vient de lui être consacrée, tout ce temps passé qui a abouti à tous ces livres, voilà ce que je voulais rappeler, héler du fond d'un certain oubli avant de l'enfermer dans quelques mots, de contenir son existence, des bribes. Entre deux dates : le 13 décembre 1928 et le 6 juin 1998, deux ports : Marseille et Miami, deux mers : Méditerranée et Atlantique. Hasards, temps imprromptus et espaces fortuits. Notre nécessité, ici, règne entre deux parois de néant. Qu'inaugurent couinements de nouveau-né et scelle le dernier mot prononcé, avant qu'il ne meure : « et puis merde qu'on en finisse ».

Acte I. Depuis Taine, au moins, on raconte les origines, le bain de culture, afin de comprendre et expliquer bouillon et beaux morceaux du vivant humain (le plat de résistance). Ce que Gérald Hervé a dit, écrit sur son enfance et sa jeunesse, assez peu au regard des grands pourvoyeurs d'ego-documents, tient dans quelques pages de quelques-unes de ses oeuvres. Et il l'a fait en empruntant le vêtement linguistique de deux personnes : « je » et « il », alias « Gaëtan Jamblin ». Le biographe, interdit de fiction, est voué à la troisième personne.

À chaque fois, tout commence à Marseille puisque c'est là, comme nous le savons, que Gérald Hervé est né. Marseille est la seconde ville de France depuis plus d'un siècle.

Elle est une ville grande et vaste entre roc et mer. Ce qu'il a vécu dans ses premières années, c'est ce roc du Roucas blanc, la péninsule phocéenne d'Endoume, et la mer en face. La maison, acquise dans les années trente, y est toujours, coincée entre bâtisses et figuiers, sans accès pour les voitures, une traverse et un chemin sans nom pour desserte. Elle est désormais demeure écrite, hâvre de mots où palpite une mémoire ultrasensible.

Marseille vaut le détour. Pour commencer longer, à pied, malgré ce « boa de béton » (*Endoume ou le roman d'une corniche* : suivez le guide) qu'est l'avenue de la Corniche, la côte des Catalans jusqu'au Prado. Le reste est affaire de curiosité car Marseille est bien plus qu'If, Notre-Dame et la Canebière réunis. Pierre Vidal-Naquet, un ami de jeunesse, lui a consacré un texte qu'il a intitulé « l'homme de la corniche ». On ne trouvera rien dans Pagnol et Giono, pour ne pas charger les références, qui jette la lumière sur ce gosse d'Endoume devenu écrivain et philosophe. Car s'il a raconté son enfance, c'est parce qu'il a dû le faire comme on raconte quelque chose d'absolument personnel et de totalement étranger.

Le roc et la mer, voyions-nous : sans harmonie préétabli ni noces solaires à la Mistral, l'univers peint par l'auteur de *Des pavois et des fers* en 1971 aboutit à un gros trait jeté entre les mondes, la « coupure dans l'espace », avec, devant, la mer, qui « était la limite infranchissable au-delà de laquelle se portaient déjà [s]es désirs et [s]on imagination. » Cette conscience tronquée est le fruit des expériences de l'âge mûr, une compréhension de soi, un explicite conquis au prix fort. Pour l'heure, c'est la vie de famille avec les promenades à Toulon, ses vaisseaux, ses marins, enfant unique de parents cousins, l'école communale de la Roseraie, toujours en place : un kilomètre à vol d'oiseau, trajet qu'il revivra, réécrira cinquante ans plus tard à travers Gaëtan J., divorcé et de retour d'exil, père de Jean-Luc, dix-sept ans. Avoir huit ans à l'heure du Front pop. Quelques efforts et c'est le lycée Périer. La grande bâtisse derrière, entre Endoume et le bourgeois VII^e arrondissement, d'où vient le gros de la clientèle. Avoir quinze ans sous l'Occupation, quand on a lu repeint « Lycée Maréchal Pétain », vu entrer les chevaux allemands, les policiers français rafler, la Gestapo frapper aux portes et aux visages.

Ce texte fut lu au crématorium de Nice, avant que la caisse en bois blanc ne s'engouffre par la trappe de feu :

Au lycée, je nouais des amitiés ferventes. Ma sensualité s'éveillait mais mon intellectualité était encore plus brûlante. Il y avait en moi un personnage inachevé qui ne s'exprimait pas encore. Les idées me suffisaient. Elles peuplaient mon univers d'adolescent. Mon plaisir était de les partager avec mes camarades. Quelques-uns d'entre eux s'étaient repliés avec leurs familles dans le Midi de la France pour fuir les persécutions. Ils apportaient avec eux cette intelligence et cette lucidité un peu douloureuse qui pétillaient dans cette vie de province où certains esprits se seraient trop facilement complus dans le conformisme de la défaite.

C'est grâce à eux que je connus les écrits qui s'imprimaient alors dans la clandestinité. La poésie devenait une arme. *Les Cahiers du Rhône* circulaient de main en main. Notre enthousiasme de jeunesse trouvait là de quoi s'alimenter. Nous en récitons des pages par cœur avec ferveur, avec haine, avec amour. Une complicité s'établissait aussi avec certains de nos maîtres. Les humanités pour nous ne furent jamais des choses mortes. Les textes latins et grecs, lorsque nous les traduisions, étaient remplis de multiples allusions, de sous-entendus, de réminiscences. Des pages entières prenaient valeur de symbole. Tacite nous était présent dans son portrait des Germains. Les Athéniens et Philippe de Macédoine faisaient partie de notre vie quotidienne. On admirait

Démosthène. On stigmatisait la collaboration d'Eschine. Jamais les livres ne m'avaient paru si proches de la vie. Pourtant la dure réalité faisait parfois irruption dans notre existence studieuse et enflammée.

Ces amitiés avaient pour nom : Robert Bonnaud, Alain Michel et Pierre Vidal-Naquet. Tous occupent des rayons de librairies et de bibliothèques, sections : histoire et lettres classiques. Gérald Hervé ne se trouve pas, sections littérature et philosophie, mais les étagères se font encore rares.

Après la guerre, c'est la montée à Paris, études de droit et Sciences Po., tandis que les autres ont emprunté la voie des concours de lettres. Puis, en 1951, hasard à demi, l'appel à concours pour une carrière de commissaire de marine. La promotion 1953 quitte l'école du commissariat, à Toulon, avant d'effectuer la croisière d'application, des travaux pratiques en quelque sorte, aller-retour Brest, six mois autour du monde, trois mers, la joie et l'amertume des découvertes de toutes sortes, dont le suicide d'un matelot et des rapatriements pour faute très grave contre la morale, l'homosexualité, « deux caissons disciplinaires isolés, sans lumière, servaient de prison pour Neptune et Amphitrite, chassés de la vie du bord, au trou pour soixante jours » (*les Aventures de Romain Saint-Sulpice*), avant le rapatriement forcé.

Le tout jeune commissaire de marine Hervé sait à quoi s'en tenir, car il se sait attiré par les hommes sans avoir opté consciemment pour la marine comme pour un banquet de chair fraîche. Chez les Hervé on a le sens du devoir et de la fonction publique, on ne mélange pas les genres. Le grand-père, professeur de lettres, est passé par là. Le sur-moi ne fait pas défaut chez eux. Mais il faut le dire : l'homosexualité de Gérald Hervé, fruit d'une noce chez les petits bourgeois, est tout de même un vilain défaut, on le verra. Lui-même n'a pas senti besoin de dire d'où elle venait. Pense-t-on à justifier la pluie par le nuage, les températures, la condensation, à quelle altitude et sous quels vents ? La nature se passe de commentaires. La sexualité est essentielle, centrale, et point n'est besoin d'y chercher des explications. Le mot même n'apporte pas grand chose au débat. Mais la mise en scène, ça, c'est une autre affaire... Tout ce que l'on peut dire, c'est que chez lui la sexualité a suivi son cours sans drame ni trauma, comme poussent les plantes, plongeant leurs racines là où se trouve le nutriment, où elles s'épanouissent. Des amours enfantines, des amitiés érotisées aux amours plénières, un continuum pour tout un chacun. Et la première fois ? Y en a-t-il, des premières fois ? Le coït originel ? Il a eu lieu, oui, grand bien lui en fit. Des noms ! des lieux ! Patience, ceux que vous aurez suffiront, hélas.

Acte II, scène 1 : librairie Portail, à Saïgon, début 1955. Contexte large : le commissaire Hervé occupe son premier poste à la base aéronavale de Cat-Lai, en dehors de la ville. Libre de son temps dans le civil, un temps plus généreux que pour les autres officiers, il fréquente la capitale, plutôt solitaire, un timide qui se connaît, en fait un littéraire pur, adjectif qu'il affectionnait. Contexte étroit : le roman de Walter Baxter, *le Chemin des hommes seuls*, qu'un jeune homme manipule. Gérald Hervé l'a déjà lu. Une complicité s'instaure. Nuit d'amour sur fond de Têt, le nouvel an vietnamien. Scène 2 : quelques semaines plus tard, dénonciation par le jeune Barrot, un indicateur au service de la police militaire, dégradation de l'officier par le chef de la

Sécurité navale, condamnation par l'amiral aux arrêts en métropole, le rapatriement après des jours de geôle. Septembre 1953 – mai 1955 au Sud Vietnam, tels sont les états de service actif du commissaire de marine Hervé au service de l'armée française, brisé pour avoir couché avec un homme durant sa vie privée. L'affaire Hervé a commencé dès l'instant où, refusant de signer et d'acquiescer aux injonctions de l'amirauté et de l'aumônerie de la marine nationale, il s'engage dans un combat juridique dont l'épilogue se produira en 1962 au Conseil d'État. Une chose est acquise dès l'origine : Gérald Hervé a perdu son emploi, sa source de revenu, sa carrière est brisée en plein élan. De saisine du Conseil d'État en commission de réforme, arrive le jour d'être jugé par « les siens » :

Le 14 novembre 1958, l'officier commandant la Marine à Paris, le capitaine de vaisseau de Lesquen, rend son rapport au capitaine de vaisseau Sourisseau, président du conseil d'enquête pour cette affaire : « Hervé a commis une faute disciplinaire grave. Cette faute a été sanctionnée par la mise en non-activité par retrait d'emploi. Les conséquences de cette sanction ont été pour l'intéressé de deux sortes : a) Matérielles car il n'a pu, du fait de sa situation amoindrie et de son manque de relations personnelles, trouver d'emploi que comme petit employé dans une compagnie d'assurances. b) Morales, car Hervé est un garçon très fier qui, issu d'un milieu modeste et arrivé par son travail, a beaucoup souffert de sa mise à l'écart d'une carrière à laquelle il s'était très attaché. Je ne crois pas qu'il soit humain de lui briser sa vie. Il faut lui donner les moyens de la refaire en partant sur des bases saines. La seule manière me paraît être de le réadmettre à l'activité et, comme il est bien certain qu'il n'a plus aucun avenir dans la Marine, de l'aider à la quitter honorablement pour se recaser ailleurs. »

Rapport non entendu. Sur le pont du *Jean Bart*, à Toulon, la marine l'exclut puis, en 1959, Charles de Gaulle, chef de l'État, signe le décret le mettant en réforme. En 1962, le Conseil d'État, saisi pour la seconde fois, cassera ce décret pour excès de pouvoir. L'année suivante, Gérald Hervé démissionne. Il apprendra bientôt que d'autres sont tombés dans un vaste coup de filet organisé par l'homophobie d'État, et surtout qu'un autre commissaire de marine a été surpris dans les bras d'un autre homme et, qui plus est, à bord d'un bâtiment de la Royale. Mais, fils de ministre, sa carrière se poursuivra au Quai d'Orsay et il mourra ambassadeur de France.

Acte III. Après la brisure. Au lendemain de mai 1955. Une vie en somme faite de deux versants : l'adret et l'ubac. Qui se regardent, se voient, se sentent mais ne se joignent pas, car une faille infranchissable les sépare, et non quelque aimable rivière de Reconnaissance. Toute sa vie, Gérald Hervé thématise la brisure, la blessure. On craindra ressassement, obsession, répétition. Tel serait le cas s'il y avait revendication, si la voix portée était celle d'une victime qui réclamerait dommages et intérêts. La littérature ne serait alors que réparation de préjudice. L'œuvre de Gérald Hervé ne répare ni ne réclame rien. L'écrivain ne revendique ni ne répète rien : il crée. Thématiser la blessure inguérissable, comme le fit l'auteur du *Lancelot en prose* (xiii^e s.), c'est dépasser l'existence poétiquement. C'est ne plus dire « je ». Dans ses romans, jusque dans cette autobiographie de jeunesse qu'est *Endoume*, Gérald Hervé invente des personnages, s'invente lui-même, multiplie les doubles, Anselme, Grégori, Bohor de Gannes (père et fils), etc. Il fait œuvre de romancier. On perd l'auteur de vue, on a gagné un monde.

Gérald Hervé, *Des pavois et des fers*, Chauray, La Ligne d'ombre, 2011.

(pour lien vers la page LdO : <http://www.lignedombre.com/despavoisetdesfers.htm>)

Écrit au lendemain du drame de mai 1955, ce texte est demeuré à moitié inédit pendant près de quinze ans. Repris et amplifié par l'auteur après Mai 68, *Des pavois et des fers* est à la fois une autobiographie, un témoignage, une satire des mœurs de la marine nationale et un tableau de la période post-coloniale. C'est aussi, et surtout, le récit des événements qui ont conduit Gérald Hervé à lutter, seul, pendant huit années contre ceux qui avaient multiplié injustices et humiliations. Le livre, publié par Christian Bourgois aux éditions Julliard sous le pseudonyme d'Yves Kerruel, signalait l'entrée de l'auteur en littérature et une période de grande création romanesque du *Soldat nu* (roman paru chez Julliard en 1974) aux *Hérésies imaginaires* (L'Âge d'homme, 1989).

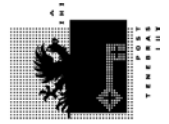
Cette réédition présente plusieurs différences d'avec le texte de 1971 : des passages ont été retranchés par l'auteur sur son exemplaire personnel, ils ont été renvoyés en fin d'ouvrage ; une centaine de notes aident à la compréhension du contexte personnel et de l'époque ; on a ajouté les seules lettres conservées de la période militaire de G. Hervé (1953-1955) ainsi qu'un cahier d'illustrations tirées des archives de l'auteur.

216 pages, 16 €. ISBN 979-10-90177-00-0

Hervé Baudry, *Gérald Hervé. Vies et morts d'un écrivain*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Cette biographie, la première consacrée à l'écrivain et philosophe Gérald Hervé, constitue une introduction à sa vie et à son œuvre. À peu près totalement inconnu du grand public mais aussi des spécialistes de la littérature contemporaine, Gérald Hervé a très peu retenu, de son vivant, l'attention de ses contemporains, excepté ceux qui ont eu la chance de le connaître. Si l'on ajoute à cela le fait que les deux tiers de son œuvre littéraire sont restés dans les tiroirs, on comprendra à quel point cet ouvrage, si bref soit-il, faisait défaut. Basé sur des entretiens avec des personnes l'ayant connu à diverses époques de sa vie, l'étude des œuvres, le dépouillement des archives privées (manuscrits littéraires, correspondance, etc.), ce travail a été réalisé par un témoin de longue date de l'auteur, co-signataire de son testament philosophique, *la Nuit des Olympica*, publié en 1999 chez le même éditeur.

280 p. 28 € ISBN : 978-2-296-55654-6



32

Hiver 2011

Nouvelles du XVIII^e siècle

La Querelle des Bouffons : bientôt au Grand Théâtre de Genève

C'est après le 1^{er} août 1752, date de la première représentation à Paris de *La Serva Padrona* de Pergolèse par la troupe ambulante des Bouffons, qu'éclate ce qu'on nommera très vite la « Querelle des Bouffons ». Ce sont les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau qui traduisent le mieux l'atmosphère survoltée de l'époque :

Les Bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardents. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'État ou de religion. L'un plus puissant, plus nombreux, composé des Grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française ; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talent, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'opéra sous la loge de la Reine. L'autre parti remplissait tout le reste du parterre et de la salle ; mais son foyer principal était sous la loge du Roi. Voilà d'où vinrent ces noms de parti célèbres dans ce temps-là de *Coin du Roi* et de *Coin de la Reine*.¹

Il s'agit bien, de fait, d'une affaire d'État et de religion. Derrière l'apparente futilité du sujet (que doit-on préférer, de la musique française ou de la musique italienne ?) se révèle en effet un enjeu plus proprement politique. La période, ne l'oublions pas, est celle de la parution de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et, plus généralement, de l'émergence d'une pensée qui cherche à se libérer du double carcan de la révélation et de sa traduction politique en France, à savoir l'absolutisme royal.

Les Bouffons quittent Paris après avoir interprété *I Viaggatori* du 12 février au 7 mars 1754. On a entre-temps repris et assuré, à l'Académie royale de musique, le triomphe de deux opéras français, *Titon et l'Aurore*, de Mondonville, et *Castor et Pollux*. La Querelle, qu'on se rassure, ne s'achève pas pour autant en cette année 1754 : bien des éléments en sont repris dès 1774, dans la Querelle des Gluckistes et des Piccinnistes alimentée, des années durant, par l'opposition du journaliste Suard et de Jean-François de la Harpe. Bien plus, l'argument « national » qu'on oppose à Rousseau

¹ Jean-Jacques Rousseau, *Confessions*, livre VIII, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., 1959, t. I, p. 384.

en 1753 ressurgit près de deux cents ans plus tard dans une série d'attaques menées, contre Jean-Jacques, par les amis de Charles Maurras.

C'est dire qu'il est très heureux de voir l'année du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau débiter par la programmation, au Grand Théâtre de Genève, des deux intermèdes de *La Serva padrona* de Pergolèse et du *Devin du village* de Rousseau. La mise en scène d'Ivo Guerra et la direction orchestrale assurée par Jean-Marie Curti nous assurent un très bon moment : les réservations sont encore possibles pour les soirées du 27 et du 31 janvier ainsi que pour la matinée du 29 à <http://www.geneveopera.com/home>

La Gazette des Délices

La revue électronique de l'Institut
et Musée Voltaire
ISSN 1660-7643



VILLE DE
GENÈVE

32

Hiver 2011

Liens

Nietzsche haus – Sils Maria

par Marie-Pierre Gillieron

<http://www.nietzschehaus.ch> (en allemand, anglais et italien)

Friedrich Nietzsche a découvert Sils Maria, en 1881, à l'âge de 37 ans. Malade, dépressif, il avait quitté son poste de professeur à l'Université de Bâle et entamé des pérégrinations européennes afin de trouver des climats secs et ensoleillés, idéaux pour se soigner.

Il est fasciné par le village de Sils Maria (1812 m. d'altitude) ainsi que par l'air et la nature de la région qui lui procurent du bien-être. Durant l'été 1881, il y termine la rédaction du *Voyageur et son ombre*, lit Hellwald et un livre sur Spinoza. Il reviendra à Sils presque tous les étés entre 1883 et 1888, alors que ses hivers se passent à Rapallo, Nice ou Menton.

A Sils, il loue une chambre au centre du village, à la lisière de la forêt, se promène le long des sentiers et dans les bois, retrouve son inspiration. C'est sur les rives du Lac de Sils qu'il a la révélation de Zarathoustra et de l'éternel retour. Il commence alors à rédiger *Ainsi parlait Zarathoustra*, dont la première partie paraît en mai 1883 et rêve de construire une petite maison sur la péninsule de Chasté avançant dans le lac.

Il y écrit aussi *Par-delà le bien et le mal*, la *Généalogie de la morale* et *l'Antéchrist*. Au cours de son dernier séjour, prolongé jusqu'au 20 septembre 1888 à cause d'inondations, sa santé se dégrade à nouveau, mais il s'occupe encore de l'impression du *Cas Wagner*, élabore un dernier plan de la *Volonté de puissance* et rédige *Essai d'une inversion de toutes les valeurs*. Il lit la *Vie de Richard Wagner* de Ludwig Nohl ainsi que *Rome, Naples et Florence* de Stendhal. Puis il s'effondre le 3 janvier 1889 à Turin pour sombrer dans la démence et mourir à Weimar en 1900.

Au bout de cette presque île où il aimait tant se promener - lieu de révélation - une plaque est maintenant gravée : *J'étais assis là dans l'attente - dans l'attente de rien, / Par-delà le bien et le mal jouissant, tantôt / De la lumière, tantôt de l'ombre,*

abandonné / A ce jeu, au lac, au midi, au temps sans but. / Alors, ami, soudain un est devenu deux - Et Zarathoustra passa auprès de moi. (Le Gai Savoir).

La maison où il logeait est transformée en musée, sa chambre reconstituée. Le visiteur peut découvrir des textes originaux et des lettres, visiter des expositions temporaires ou assister à diverses manifestations culturelles, voire effectuer des séjours d'étude. L'Hôtel Edelweiss et la terrasse où Nietzsche aimait à s'attarder, existent toujours.

Qui ne s'est encore jamais rendu à Sils Maria, ne devrait pas manquer ce dépaysement physique, psychique et intellectuel. H. Hesse et T. Mann, M. Proust, P. Jean-Jouve, A. Moravia, J. Cocteau et tant d'autres, y ont aussi séjourné, que ce soit à l'Hôtel Waldhaus dominant le village ou ailleurs. Tandis que Segantini, Hodler et Giacometti ont immortalisé les merveilleux paysages de ce plateau dans leurs tableaux. Leurs esprits règnent sur ces lieux à la fois doux et roboratifs, purifiés par la haute altitude.

son côté pour la Genève actuelle : quel dommage qu'elle ait fait prendre sa retraite à Norbert Simon !

L'actualité du roman policier ne saurait être démentie de nos jours, et la récente dernière édition de la « [Fureur de lire](#) » organisée par le Département de la Culture et du Sport de la Ville de Genève est là pour en témoigner. Sobrement intitulée « La Fureur noire », elle a fait la part belle à l'histoire du genre policier, ainsi qu'à ses auteurs contemporains qu'il nous a été donné, plusieurs jours durant, de pleinement découvrir.